



LES YEUX DANS LES POCHE

FRANÇOIS ANGELIER

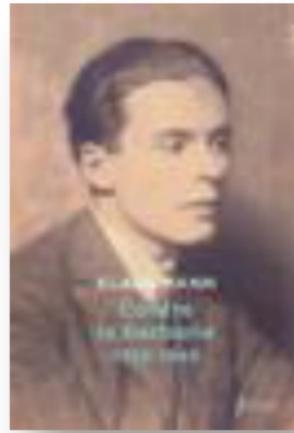
ON N'ADMIRERA JAMAIS ASSEZ le volontarisme et la naïveté de la République fédérale d'Allemagne, des industriels autrichiens et de la municipalité de Brême, qui, ayant tenu mordicus, dans les années 1960, à couronner Thomas Bernhard (1931-1989), insistèrent pour qu'il agrmente la remise de ses lauriers de quelques mots choisis. Le résultat fut à la hauteur de l'audace: le monde est remercié par Bernhard, mais comme on congédie un démarcheur, bannit un chien galeux.

Aux Brémois, Bernhard lance, en 1965: «*La vie n'est plus que science, science tirée des sciences, nous voilà tout à coup dissous dans la nature... Tout sera froid, d'un froid toujours plus effrayant.*» L'industrie autrichienne n'attendra pas en vain 1967, écopant d'aussi robotiques propos: «*Et c'est en rappelant que tout, en effet, a à voir avec la mort, que tout est la mort, la vie tout entière n'est rien d'autre que la mort, que je vais vous souhaiter une bonne, voire une mémorable soirée.*» Le ministre de la culture allemand recevra



comme viatique: «*Nous peuplons un traumatisme... nous voyons déjà, à l'arrière-plan, les géants de l'angoisse.*» A chaque ligne, Bernhard bloque les issues de secours, colmate les fenêtres, interdisant toute fuite intérieure, tout itinéraire de délestage philosophique. Avec lui, au long du formidable recueil de textes, discours et entretien *Ténèbres*, l'homme mâche sa mort, que ce soit dans ses «Trois jours» autobiographiques ou dans ce long entretien de 1979 qui fait soudain de Samuel Beckett un optimiste joufflu. Thomas Bernhard ou l'«*entrepreneur de démolitions*» (Bloy)...

«*QUAND J'ENTENDS LE MOT "CULTURE", JE SORS MON REVOLVER!*» A la célèbre réplique, légèrement modifiée par l'usage, de la pièce *Schlageter* (1933), dédiée par le dramaturge allemand nazi Hans Johst (1890-1978) à un héros de la cause nationaliste, le lecteur de *Contre la barbarie* pourrait rétorquer sans trembler: «*... Moi, quand j'entends le mot "nazi", je dégaine mon Klaus Mann [1906-1949]*», tant



Contre la barbarie, recueil d'articles du fils aîné de Thomas Mann, auteur de *Mephisto* et du *Tournant*, offre, aux questions suscitées par l'arrivée au pouvoir d'une clique terroriste dictatoriale

muée en parti de masse, tous les thèmes et toutes les réponses aux urgences de l'heure.

D'abord, doucher de mots drus et glaçants ceux qui s'abandonnent à des conciliations aveuglées – Stefan Zweig, qui voyait dans le nazisme, en 1931, une juvénile «*révolte contre la lenteur*». Puis juger sans appel les ralliés, comme ce fut le cas du poète-médecin Gottfried Benn (1886-1956), saisi en 1933-1934 d'un irrationalisme nazi, mythique et biologique. Un Klaus Mann impitoyable confronte le poète à son passé de grand nom de l'expressionnisme lyrique, de grand poète dégradé dans le nazisme, «*cette honte absolument diabolique d'une histoire bimillénaire*». Un autre article démonte pièce à pièce, ou plutôt exhibe le vide de contenu de l'expression «*bolchevisme culturel*», pointant les créateurs nazifiés avant d'être, comme le note Mann, rattrapés par le modernisme de leurs œuvres et ravalés au rang de promoteurs de l'«*art dégénéré*».

LA RÉPLIQUE DE GOTTFRIED BENN aux mots sans garde-boue de Klaus Mann, on la trouvera dans cette tentative de clarification et de mise au net qu'est *Double vie* (1950), autoanalyse aux confins du regard scientifique et de la pratique esthétique, de la poésie et de la biologie. ■

► **Ténèbres**, de Thomas Bernhard, traduit de l'allemand (Autriche) et présenté par Claude Porcell, éd. Maurice Nadeau, «Poche», 132 p., 9,90 €.

► **Contre la barbarie. 1925-1948**, de Klaus Mann, traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont-Grente et Corinna Gepner, préface de Michel Crépu, Libretto, 448 p., 12 €.

► **Double vie** (*Doppelleben. Zwei Selbstdarstellungen*), de Gottfried Benn, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, postface de Jean-Michel Palmier, Allia, 224 p., 15 €.